

UNE HISTOIRE DE BANDIT

Georges Whitefield, grand évangéliste bien connu, était particulièrement généreux. Voyait-il quelqu'un dans des difficultés, il n'hésitait pas à donner, même de son nécessaire, pour le soulager.

Un jour, aux environs de 1770, ayant entendu parler du cas d'une pauvre veuve dont le mobilier allait être saisi si elle ne s'acquittait pas immédiatement d'une dette, il se rendit auprès d'elle et lui remit ce qu'il avait sur lui, soit cinq guinées, c'est-à-dire à peu près la valeur de deux cent cinquante francs français actuels, mais qui, à l'époque, représentaient beaucoup plus.

Puis Whitefield poursuivit sa route à cheval, avec un ami.

— Tu m'étonnes, Georges! Je connais l'état de tes finances. Je sais que tu as en vue des dépenses pour l'Œuvre. Et tu donnes ainsi facilement ton argent à une personne qui n'est pas ta parente? Pourquoi as-tu fait cela?

— Dieu m'avait fait connaître cette détresse pour que j'intervienne. C'est la seule réponse que je puisse te présenter.

en était toute gênée. Elle était loin de se douter de ce qui se passait dans l'esprit de celle-ci !...

*
**

La semaine suivante, Hedwige s'avança, dès son arrivée à l'école, vers la sympathique institutrice :

— Mademoiselle, lui dit-elle d'un ton radieux, à partir de demain, Flora viendra tous les jours à l'école et moi aussi !...

— Ah !... se contenta-t-elle de répondre, j'en suis très heureuse, car l'une comme l'autre vous aimez l'étude et c'est tellement dommage de manquer la classe !

— Oui... (on sentait la fillette désireuse de vider son cœur tant elle était joyeuse) maman a reçu une robe pour Flora afin qu'elle puisse venir à l'école ; alors, maintenant que nous en avons chacune une, ce n'est plus nécessaire de rester à la maison ! Et c'est tout à fait la même que celle-ci ! ajouta-t-elle naïvement.

L'institutrice se contenta de sourire et de poser sa main sur la tête de l'enfant. Ces deux soirées passées à coudre et l'argent consacré à l'achat du tissu assorti à la fameuse robe, que valaient ces détails au regard de la joie procurée à cette famille honnête et aux fillettes en particulier ? Car vous avez deviné qui avait joué au Père Noël, n'est-ce pas, petits amis lecteurs ?

R

Tout à coup, dans un nuage de poussière, un bandit de grand chemin surgit sur son cheval, braquant son pistolet sur les deux voyageurs.

— La bourse ou la vie!

Les deux hommes n'avaient pas le choix. Ils n'étaient pas armés. Résister était aller au-devant de la mort. Ils remirent leurs bourses au malfaiteur.

— Vois, dit Georges Whitefield, heureusement que j'ai porté secours à cette pauvre femme. Quoi qu'il en soit, je n'aurais quand même plus rien.

Un moment plus tard, le martellement des sabots d'un cheval leur annonça une arrivée. C'était le même bandit brandissant la même arme.

— Donnez-moi votre manteau; il est plus beau que le mien!

— Très bien, mon ami! Le voici, répondit l'évangéliste.

— Prenez mon vieux. Il vous ira mieux qu'à moi. Et ils échangèrent leurs vêtements.

Les deux compagnons approchaient d'un village lorsqu'ils entendirent pour la troisième fois le galop d'un coursier. C'était le même bandit.

— Cette fois, il va nous tuer! s'exclama l'ami. Dépêchons-nous d'entrer dans le village et de demander asile.

Ils éperonnèrent leurs montures et purent se mettre à l'abri à temps, tandis que leur poursuiveur, ce voyant, tournait bride, abandonnant la partie.

Le moment venu, Whitefield fut heureux d'enlever le vieux manteau sale et usé... A sa grande surprise, il trouva un paquet soigneusement emballé dans l'une des poches. Il contenait une centaine de guinées en monnaie, soit vingt fois plus que ce qu'il avait remis à la veuve en difficulté le matin même. Le fruit, sans doute, des larcins effectués à main armée par le malfaiteur.

PARTAGÉ EN DEUX

Un représentant en librairie traversait une forêt en France lorsqu'il eut l'agréable surprise de voir une femme devant la maison d'un bûcheron.

— Madame, les journées doivent vous paraître longues ici, loin de tout, lui dit-il. J'ai là le plus beau de tous les livres. Vous auriez certainement du bonheur à le lire le soir ou par un jour de pluie.

— Je n'ai que très peu d'argent. Je ne puis vous donner qu'un franc, si vous acceptez?

— D'accord! Une autre fois, vous me donnerez le solde quand je passerai par là.

Le soir, craintive, la femme raconta à son mari ce qui s'était passé au cours de la journée.

— Et tu as donné un franc pour ce petit livre! Tu gaspilles mon argent! Je suis très fâché! Montre-moi ça!

— Lors de notre mariage, j'ai apporté une dot. Ne l'oublie pas. L'argent est au moins à moitié à moi.

— Donne-moi ce livre!

Et, muni d'un couteau, l'homme partagea le petit volume en deux.

— Tiens, prends la première partie. L'autre est à moi.

Et l'homme mit la part qui lui revenait dans la poche de sa veste. Il était de très méchante humeur.

Quelques jours plus tard, assis près d'un feu dans une clairière, il prit le livre et en commença la lecture:

« Ici, je meurs de faim; je me lèverai, j'irai chez mon père... »
[Evangile selon St-Luc 15:18]

— Qu'avait donc fait ce jeune homme pour être réduit à une telle extrémité?

L'histoire l'intéressait; il aurait voulu connaître ce qui précédait, mais par orgueil ne voulut rien demander à sa femme. Il continua la lecture, sans s'apercevoir que celle-ci avait une influence sur son comportement.

Un jour, il pleuvait tellement qu'il ne put sortir.

— Dis-moi, Clotilde, si nous échangeons nos portions de livre? Je voudrais savoir ce qui s'est passé avant.

— Oh! J'en serais enchantée, car moi, j'aimerais savoir si le père l'a reçu, s'il lui a pardonné.

Et chacun se mit à lire. Puis on partagea ses impressions. Une nouvelle ambiance régna dans la chaumière. Le soir, le mari se mit à lire à haute voix, tandis que l'épouse tricotait. Puis elle posait son travail pour mieux écouter. L'atmosphère du foyer fut complètement transformée.

— Quand ton voyageur reviendra, dis-lui que je voudrais bien le voir... Et puis, achète-lui d'autres livres. Je n'aurais pas dû me fâcher. Je t'en demande pardon. Tu n'as jamais gaspillé l'argent. Tu es une bonne femme. J'ai mis trop de temps avant de m'en apercevoir.

Et le bûcheron se pencha pour embrasser sa compagne. Elle le regarda avec des yeux pleins de bonheur. Ensemble, dès lors, ils remercièrent Dieu le Père de les avoir reçus comme fut reçu le fils prodigue de la parabole.

UNE VAILLANTE PETITE GALLOISE

Mary naquit dans une famille de tisserands, en 1784. Son père et sa mère travaillaient l'un et l'autre plus de douze heures par jour, et pourtant ils étaient pauvres, comme les autres habitants de leur modeste village. Mary dut très tôt apprendre à faire le ménage, à rendre de nombreux services à ses parents, souvent bien fatigués.

La fillette accompagnait volontiers papa et maman le dimanche et un soir par semaine, pour assister à des réunions qui avaient lieu dans un village voisin. Son rêve? Savoir lire et posséder une Bible. Car dans son village, il n'y avait ni Bible, ni pasteur.

A l'âge de dix ans, Mary put enfin aller à l'école. Elle prenait avec elle son repas, devait marcher soir et matin pendant deux heures et demie. Mais cela ne lui paraissait pas long, tant elle aimait étudier.

Elle se mit à économiser en vue de l'achat du Saint-Livre. Au printemps, elle allait cueillir de la dent-de-lion et la vendait. Elle faisait les commissions de plusieurs personnes âgées ou malades, en échange de quoi on lui donnait la valeur d'un ou deux centimes.

— Mary, lui dit un jour une gentille dame, je t'admire d'être si régulière à venir assister deux fois par semaine avec tes parents au culte ou à la réunion de prière.

— Oh! Ce n'est pas un sacrifice pour moi. Je voudrais tellement avoir une Bible.

— Sais-tu lire?

— Oui, Madame.

— Accepterais-tu de venir chez moi de temps en temps? J'en possède une. Tu pourrais ainsi apprendre par cœur certains chapitres et, ensuite, tu les réciterais à tes parents.

— Oh! Madame, rien ne pourrait me procurer un plus grand plaisir!

Et dès lors, la fillette se rendit chaque semaine chez Madame Steffenson. Elle entra sur la pointe des pieds dans le grand salon de sa bienfaitrice. Celle-ci avait déjà ouvert le gros volume à la page choisie, car Mary n'avait pas le droit de le toucher. L'excellente mémoire de l'enfant lui permettait de retenir ainsi des chapitres, voire des Livres entiers des Saintes Ecritures. Elle répétait en chemin ce qu'elle avait appris, et toute joyeuse, le récitait à ses parents.

— Mary, je suis touchée de ta persévérance. Je voudrais te donner un petit coup de main. Vois, dans ce panier, il y a une jeune poule vivante. Je te l'offre. Tu iras glaner. Tu feras des réserves de grain. Tu nourriras ainsi ton volatile. Tu vendras ses œufs, et cela te permettra de faire un peu d'avance en vue de l'achat de la Bible.

— Comme vous êtes gentille, Madame! Je vous remercie infiniment.

Mais une Bible en ce temps-là était denrée très chère! Il fallut six ans à la jeune fille pour réunir la somme nécessaire.

*
* *
*

Et par un beau matin d'été, levée avant le jour, Mary, alors âgée de seize ans, partit pour Bala, seule, à pied. Dans un sac, il y avait l'argent. Dans l'autre, de quoi boire et manger. Afin d'épargner ses chaussures, la jeune fille les mit sur ses épaules. Quarante kilomètres! Lorsque le soleil fut au zénith, Mary s'arrêta pour un frugal repas. Elle savait que ses parents priaient pour elle. Elle se réjouissait tellement! C'était une grande aventure.

Le soir, avant d'entrer dans la ville, Mary remit ses souliers, puis elle se rendit chez un Monsieur Edwards, recommandé par l'évangéliste. Elle y fut bien reçue et y passa la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, après avoir prié, elle se rendit chez le pasteur, Monsieur Charles, qui tenait une petite librairie évangélique. Elle exposa timidement sa requête.

— Je suis navré de n'être pas en mesure de répondre à votre attente, chère Mademoiselle. J'ai bien quelques Bibles ici, mais elles sont toutes promises. Et c'est très difficile d'en obtenir, surtout en gallois.

Devant cet échec inattendu, Mary éclata en sanglots. Quoi! Tant de peines, de prières, de privations pour rien!

Mary fut conduite auprès de l'épouse du pasteur. C'était une femme pleine de cœur.

— Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez rentrer chez vous aujourd'hui. Passez la journée avec nous, partagez nos repas et dormez sous notre toit.

— Merci, Madame!

Mais Mary ne pouvait pas se consoler. La cruelle déception, la fatigue du voyage se liguèrent pour la faire pleurer.

— Sait-elle lire au moins, cette fille de la campagne? se demandait le pasteur.

L'épouse s'en informa. Et Mary récita plusieurs passages de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Elle raconta à ses hôtes comment elle avait épargné pendant six ans, sou après sou, pour parvenir à réaliser une somme pareille. Ils en furent très touchés.

Le lendemain matin, Madame Charles dut constater que Mary avait pleuré, au point, non seulement d'avoir les yeux rouges, mais encore d'avoir inondé l'oreiller de ses larmes.

— On ne peut la laisser repartir ainsi, dit-elle à son mari. Ici, les personnes auxquelles tu as promis une Bible peuvent aller à l'église sur place. Ce n'est pas le cas de Mary. Elle, elle a l'argent. Je suis sûre que lorsque tu expliqueras la situation aux intéressés, ils comprendront.

— Oui, je crois que tu as raison. Je vais en informer la jeune fille.

— Je voudrais assister à sa réaction. Permets que je sois là.

— Tu le mérites bien! Car c'est toi qui a réussi à me convaincre.

— Oui, parce que j'ai passé la journée avec elle et que j'ai vu sa peine.

La joie de Mary fut encore plus intense que ne l'avait été sa déception. Ses hôtes en étaient ravis.

Le cœur en fête, la jeune fille les quitta pour retourner chez elle, où elle n'arriva que très tard dans la nuit. Ses parents commençaient à s'inquiéter. A deux cents mètres de la maison, elle cria sa joie :

— Ça y est ! J'ai réussi. La voilà ma belle Bible. Ah ! elle est lourde. Elle contient, en plus des prières, des parallèles et même les livres apocryphes. Voyez comme elle est bien reliée, cuir, tranches dorées.

*
* *

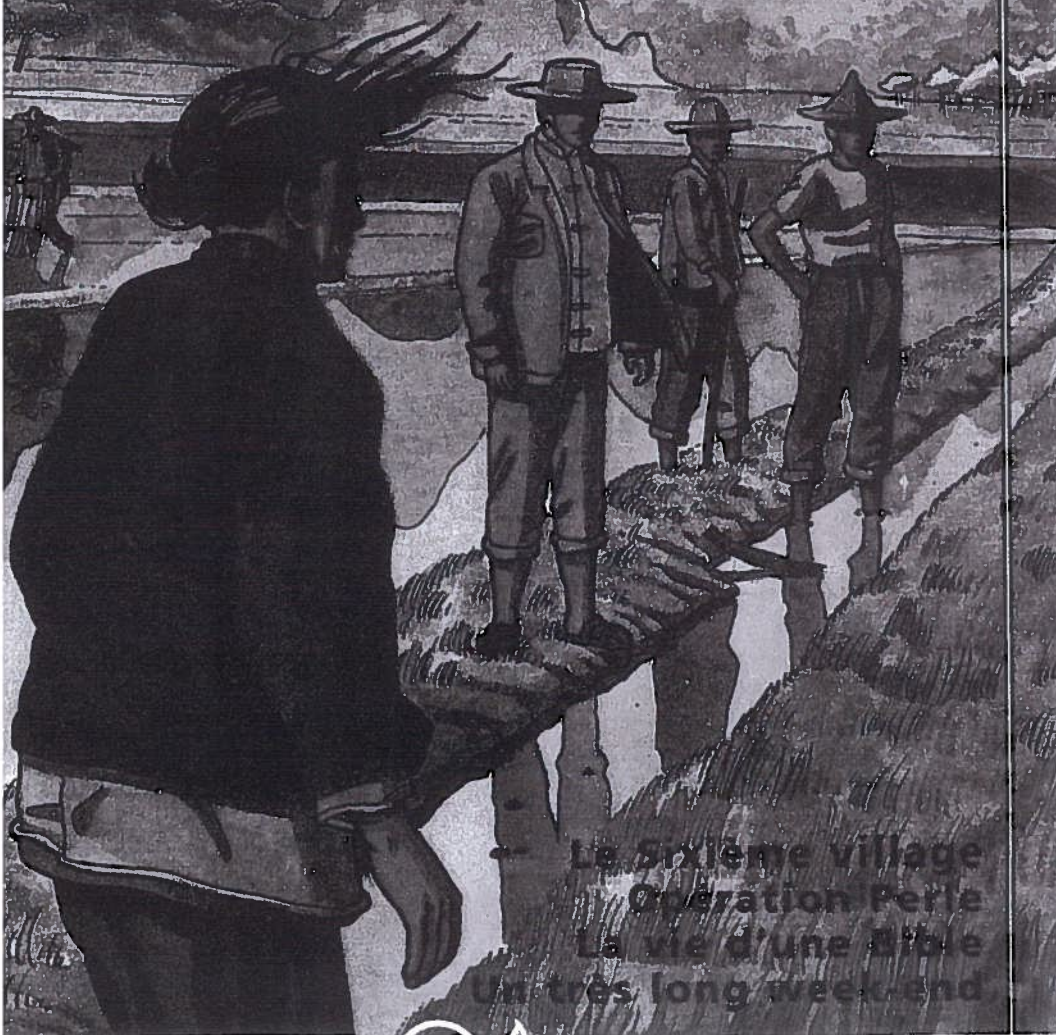
Dès lors, Mary réunit chez elle tous ceux du village qui souhaitaient entendre la Parole de Dieu.

Quelques années plus tard, elle épousa un jeune homme d'un bourg voisin, tisserand également. Et les gens de la région venaient régulièrement chez elle pour écouter la lecture du Saint-Livre.

Quant au pasteur Charles, convaincu par l'expérience vécue, il devint l'un des promoteurs de la Société biblique britannique et étrangère. C'est ainsi que, maintenant, la Bible est le livre le plus traduit et le plus répandu sur Terre.

L'ÉVANGILE EN CHINE

avec Portes Ouvertes



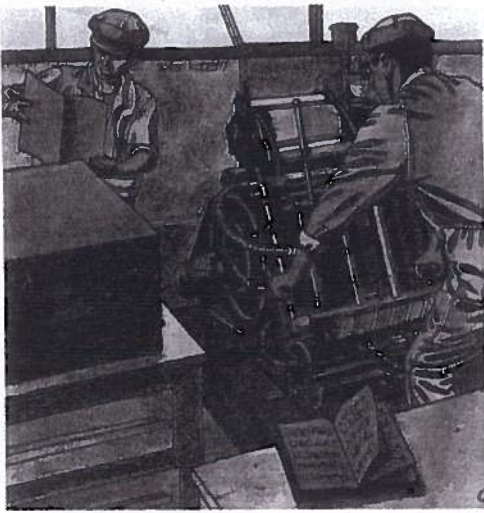
Le sixième village
Opération Perle
La vie d'une Bible
Un très long week-end

La vie d'une Bible

Adaptation: Kristina
Dessins: Didier Le Rest



Une Bible raconte son histoire. Née dans la clandestinité, elle passe de main en main...

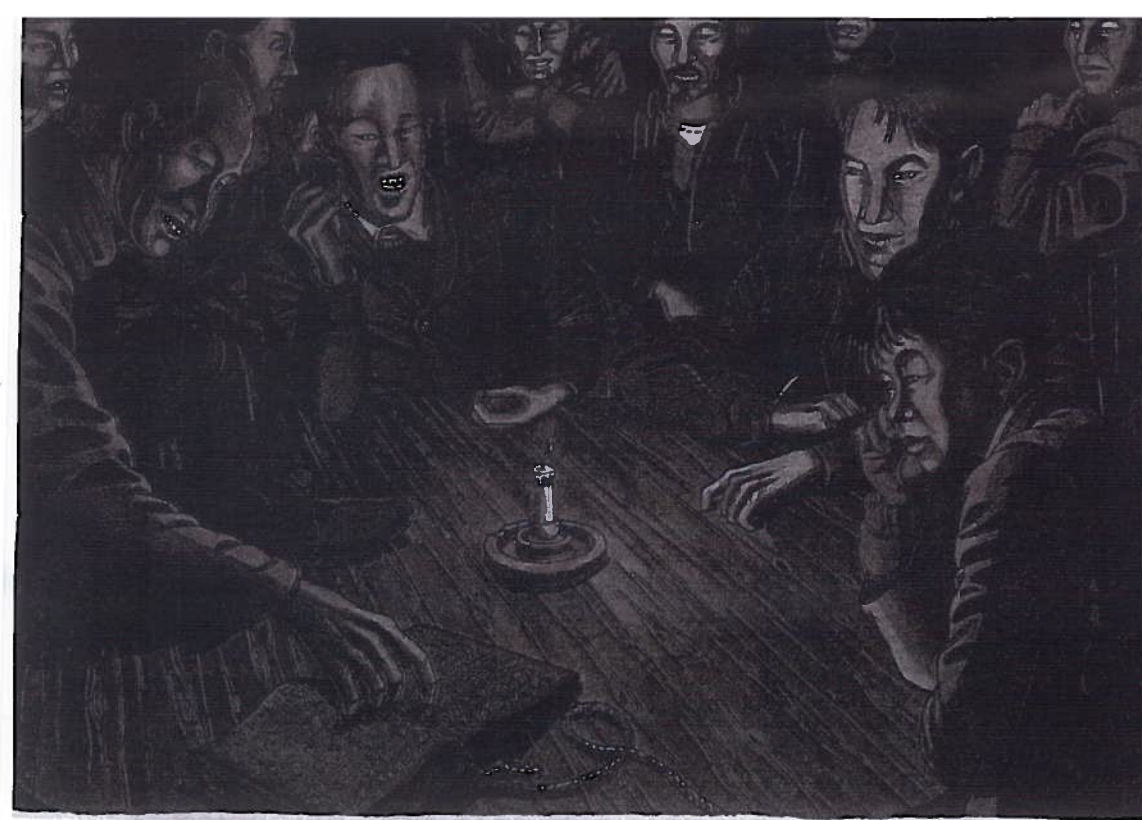


Je suis née dans l'illégalité 1992, sous les presses d'imprimerie clandestine. Mon papier n'est pas fin et je suis une Bible lourde, d'une épaisseur 10 cm; pour être plus économique, ma couverture 'en papier. Ma fabrication fut donc secrète et je dois être constamment cachée.

Mon premier voyage au fond d'une vieille valise, parmi les chaussettes et les sous-

vêtements. Leur propriétaire n'ose pas me sortir et me lire pendant le long trajet en train qui me mène jusqu'au nord de Chine.

Je suis introduite dans une petite maison où se déroulent des cours pour seize responsables d'églises de maison. Ces gens sont plus qu'heureux de me voir. Il paraît que je suis la seule Bible existante à cet endroit.



C'est sans doute pour cela que l'on m'attache avec une corde à la table, pour que personne ne m'emporte. Les étudiants s'organisent pour me lire à tour de rôle, pendant une heure ou deux, même durant la nuit.

Ils me lisent sans arrêt en suivant mes lignes d'un doigt sale, tout en prononçant mes mots à haute voix. Je perçois leurs émotions: étonnement, curiosité, puis joie et paix.

Une année s'écoule... L'usage continu que l'on fait de moi commence à laisser des traces. Mes pages sont déjà recollées. On m'a remis une couverture, la mienne étant partie en lambeaux.

Tout les deux mois, quelques femmes des églises des environs se relaient pendant une semaine jour et nuit pour recopier chaque page. L'une d'elle a copié le livre d'Ésaïe en une semaine. D'autres copient les Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Épître aux Romains ou l'Apocalypse. Pendant ce temps, les autres étudiants s'énervent car ils ne peuvent pas lire.

Un jour, la porte de la maison s'ouvre avec fracas. Des policiers



envahissent la maison. Un des policiers arrache ma corde et me prend. Deux étudiants sont faits prisonniers à cause de moi.

Le policier m'a emportée et m'a abandonnée au fond d'un placard. C'est là que sa fillette de quinze ans me découvre. Chaque nuit, la fille se faufile dans le placard et me lit à la lumière d'une bougie. Il fait très froid dans ce placard et sa peau devient bleue sous sa fine chemise de nuit. Mais elle n'y fait pas attention et lit en silence.

C'est tout juste si elle ose respirer quand elle tourne mes pages. Quelques mois plus tard, elle me sort du placard pour me glisser en cachette dans son sac d'école. Son père ne le remarque pas, il a dû m'oublier.

* * *

Encore une fois, j'ai changé de mains. Me voici dans celles



d'un jeune évangéliste itinérant.

Avec lui, nous allons à vélo de village en village. Je suis dans son bagage, enveloppée dans un sac plastique imperméable.

Il a rarement le temps de me lire pour lui-même, mais lorsqu'il prêche, il cherche quelques-uns de ses passages favoris, les lit à voix haute et en donne des explications. Il aime bien parler de l'Épître aux Romains, chapitre 3, ou des paraboles de Jésus.

En prêchant, il lui arrive parfois de pleurer et ses larmes tombent sur mes pages en grosses gouttes qui effacent presque l'écriture.

J'étais avec l'évangéliste depuis quelques mois lorsque quelqu'un s'approche subrepticement et me vole.

* * *

Je me retrouve dans une maison où règne une forte odeur d'encens. Mon nouveau propriétaire est prêtre taoïste, paraît-il. Il m'a placé sur l'autel de ses ancêtres avec à mes côtés deux oranges et un sachet de noisettes.



Un visiteur m'aperçoit et pousse un cri d'horreur. Il avertit le prêtre qu'il aura des problèmes si quelqu'un me voit chez lui.

Intrigué, le prêtre commence à me feuilleter. Mais il ne peut pas bien lire. Par conséquent, il invite un chrétien du voisinage à venir lui expliquer quelques passages.

Un mois plus tard, le prêtre taoïste à genoux, confesse son péché à Dieu, affirme sa foi en Jésus et fait disparaître l'autel des ancêtres.

À la suite de cela, il rassemble des gens dans sa maison pour me lire à haute voix et discuter de sa foi. Ça dure longtemps, jusque très tard dans la nuit.

Un jour, ils décident de m'emmener avec eux dans les champs. Au moment de la pause, ils cessent de planter le riz et se rassemblent autour de moi, tandis que quelqu'un lit un passage.

Mais le dirigeant de leur section de travail est furieux. Il me saisit et me jette par terre. Il me piétine dans la boue. Les autres se jettent alors sur lui et le précipitent à son tour dans la boue.



Je me retrouve très sale et presque totalement détruite. Ils me ramènent à la maison et essaient de me sécher. C'est trop tard.

Ils se concertent et décident de brûler mes parties abîmées, de séparer les cahiers restants et de les coudre avec du fil. Mon existence prend fin puisque me transformée en trente et un livres différents qui pourrons vivre chacun leur propre chemin.

